

ART ET THERAPIE

L'art des marginaux



Exclusion/création

Le cadre : Maison d'arrêt des femmes à Fresnes et Maison d'arrêt des hommes à Villepinte.

Il s'agit d'une population âgée entre 25 et 35 ans. Beaucoup de toxicomanes, surtout chez les femmes, toxicomanie et autres délits chez les hommes. Une population souvent "récidiviste".

A cette population est proposée un double terrain d'investigation théâtrale : travail de l'acteur axé sur le parcours "Personne-Acteur-Personnage" et (ou) "Théâtre de l'Opprimé".

EN MARGE

Ou ce que le centre, entre deux convulsions, a renvoyé sur ses bords.

On se bat ici avec une réalité dans laquelle on est pris comme dans un filet. Entre une flaque de vomissure, quelques seringues, trois coups de poing, une balle perdue et des larmes de sang, chaque soubresaut pour se sublimer peut nous empêtrer davantage.

Après elles, après eux, je ne saurai plus jamais bien différencier ce qui est du registre de la création et ce qui n'en fait pas encore partie.

Personne - acteur - personnage. Ou le devenir en va-et-vient de la théâtralité.

Le passage entre "l'expression qui soulage et la création qui transforme" n'apparaît plus à la conscience qu'au terme d'une bataille sans merci, bazardeuse, chaotique et empêtrée

LE PLACARD

Nicole Charpail
Intervenante à INECAT
Comédienne et formatrice au
Théâtre de l'Opprimé (Augusto
Boal).

des reliquats que la culture commune y a déchargés là: on trouve dans ce terrain vague ce que l'intelligentsia n'a pas su recycler, ce que l'humanité n'a pu digérer et qu'elle a pourtant produit, soit le mystère auquel elle se cogne ou l'essentiel de sa substance. De la moisissure au ferment.

Dans ce contexte, le "placard" fait office de poubelle propre, explosive certes, mais surveillée, où chacun tente, à sa manière, de faire du retraitement.

Le théâtréux rentre là payé par le ministère de la justice ou des affaires sociales pour y réparer et contenir quelques dommages. Pourvu qu'il veuille bien "se cogner" avec l'insoutenable et laisser le juste instinct mitrailler ses repères, il peut y embrasser d'un seul coup l'essence du drame.

Qu'on n'oublie pas qu'il n'y a qu'au milieu des scories qu'on peut encore trouver les restes d'un métal pur.

Il m'arrive de les préférer à nos produits sophistiqués et redondants.

Ce n'est pas de l'esprit qu'on va trouver, mais de l'âme. Ce n'est pas de l'art, mais ce sont des gens.

ELLES

Elles en avaient marre de "parler de leurs merdes".

Depuis le début pourtant, elles n'avaient fait qu'en parler, dès les premiers pas dans la pièce, dès la première main serrée:

- Impossible de savoir si ma mère a reçu ma lettre!

- Tu sais que j'ai eu un blâme pour avoir écrit à ma fille qu'entre Fleury et ici j'avais quitté le Club Méditerranée pour arriver à Cayenne!

- C'est un scandale qu'on doit payer nos serviettes hygiéniques!

- De toutes façons, moi je n'ai plus de règles.

- Impossible de voir mon avocat, ça fait un mois que...

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que leur parole devienne un prétexte à faire du théâtre. Au bout de ce travail, je me suis aperçue que faire du théâtre a été un prétexte pour faire émerger une certaine parole.

Pendant que je m'acharnais à sauter sur chacun de leurs débats pour proposer d'en faire une scène, elles ont en réalité sauté sur mon obstination à faire du théâtre pour s'autoriser à développer une certaine parole.

Elles ont, Théâtre-image et Forum à l'appui, analysé leurs rituels quotidiens sous un jour nouveau, "modélé" les copines et les surveillantes, dessiné le désordre de leur cellule

après la fouille, figuré leur attente du courrier, le circuit labyrinthique de l'information, pris la place de leurs antagonistes passés et présents, celle de la pharmacienne à laquelle on présente une ordonnance trafiquée, celle du faux ami vendu aux "keufs", celle de l'inspecteur de police qui essaie de faire cracher le morceau, celle de la surveillante apportant la gamelle, celle de la compagne de cellule qui supporte nos coups de déprime, etc.

Elles ont regardé la vie dont elles sont les héroïnes, reconnu et bouleversé les pouvoirs, à coups d'images-chocs, invariablement "au ras des paquerettes".

Là aussi, malgré mon obstination à leur faire essayer de dépasser l'anecdote, de symboliser, de "magnifier", d'accepter la polysémie des formes proposées, de supporter les décalages de perceptions, soit d' "ouvrir un espace à la transformation", elles en revenaient toujours à: ceci s'est passé comme ceci, cela s'est passé comme cela, ce personnage est Untel et non pas cet autre tel, oui, c'est vrai, ça pourrait être cet autre, mais c'était Untel.

Comment passer du particulier au général? Je désespérais, assez stupidement, de parvenir avec elles un jour "à une création qui transforme et prophétise", lorsqu'ayant eu l'heureuse inspiration d'abandonner mes aspira-

tions personnelles, je leur demandai de "filer", pour voir un certain nombre de leurs productions

Je vis alors se dégager subitement une expression étrangement peu stylée, (d'où le point de vue de l'auteur ne s'affirme pas du tout), en même temps qu'extraordinairement percutante, dégagee de tous commentaires, sous-entendus, de toutes allusions, ambivalences, ressemblant peut-être à ce qu'un Brecht aurait voulu voir, en raison sans doute de cette volonté d'objectivisme absolu, comme si l'incapacité apparente à comprendre une chose n'avait fait que recouvrir la nécessité farouche d'en créer une autre: le réel tel quel, tel que ça est, de n'importe quel point de vue qu'on le regarde, comme un documentaire devant lequel on reste coi.

Il n'y a pas trente-six sens à notre réalité, me disaient-elles.

Mais aujourd'hui elles ont dit: "On en a marre de parler de nos merdes".

On a repris le travail de l'acteur.

Masque neutre - Effort pour ne rien dire, rien signifier, rien démontrer, ne réagir à rien, effort pour être au-delà de toute personnalité, de toute histoire, sans avancer, sans reculer, sans s'arrêter, sans avenir, sans mémoire, effort pour être, en deça de toute formulation, sans nom.

Anna a craqué plusieurs fois, ne

tenant plus en place, mais a, à chaque fois, retiré son masque respectueusement, comme il se doit, pour laisser les autres aller au bout.

- " C'est la première fois que j'oublie que je suis en prison" dit Kitty sortant son visage en sueur de dessous son masque, "c'est génial ce truc!"

En ramenant de nouveau tout encore à cette découverte concrète et palpable, Kitty plus que tout autre découvrait ce qu'était le masque neutre

Cependant, et bien que ce truc soit génial et "sacré", au mépris de toute déontologie, elles l'ont posé sur leur visage pour les séances photographiées de leurs productions. *Pour préserver leur anonymat.* Elles n'avaient pas voulu affirmer de point de vue sur leur histoire et maintenant elles ne voulaient (pouvaient) pas "montrer leur tronche". Le tout sans déformer la réalité objective, Kitty, dont la peau est noire, m'a demandé de peindre son masque en noir. Elles ont pris leurs images d'amour, de racisme, de liberté, de solitude, d'enfermement, de conflits et de retrouvailles, les masques neutres vissés au-dessus de leurs corps sculptés dans le style réalisme socialiste.

Alors, brutalement, sous l'oeil du photographe, devant lequel elles se trouvaient d'ailleurs et pour la première fois, un "professionnalisme"

soudain - parce qu'on pouvait faire passer le "message" au plus grand nombre - l'histoire particulière est devenue générale et bien plus que cela, l'histoire sociale est devenue universelle.

DE L'ORDRE SOCIAL A L'ORDRE COSMIQUE - SANS TRANSITION

Il suffisait à l'anecdote de retirer son visage pour que l'anonymat, le *sans-nom* respecté de leur condition présente nous découvre une réalité *innomable*

Ce qui était visible s'est alors caché, ce qui était caché est devenu visible, malgré moi, malgré elles, malgré tout le monde, à coups d'entorses à la déontologie, de coup de gueule en coup de gueule pour respecter les consignes, à coups de regimbe et d'incompréhension de l'incompréhensible.

Parce que l'oeuvre dépasse l'auteur. Ces femmes m'ont appris à me taire.

ILS

Ils ne cessent de tout "pervertir". Ils ne cessent de me perturber. Ils ne cessent d'aller et venir entre la personne et l'acteur. Ils m'emmerdent avec un large et franc sourire à la mesure du dérangement que je leur ai causé.

Qu'on n'imagine pas qu'ils confondent ou s'égarent. Ils ne confondent rien. Ils ont très bien compris que *l'acteur* n'est plus tout à fait la *personne* et que le personnage est au-delà, universel.

Ils ont compris immédiatement, dès que les premiers signes de cette magique opportunité se sont fait voir, dès la première ou la deuxième séance, que la personne est plus vaste que la personnalité.

- Les gars, y'a du petit oiseau chez vous malgré les apparences, y'a du rocher, du sable, du fer, de l'air, du feu, de l'eau et de l'enfant et même du keuf...

Eh l'autre !

Ils l'ont compris presque trop vite - mais c'est pour ça qu'ils sont là - ils le comprennent encore à l'instant, dans le cercle des positions respiratoires où je vais faire du "modelage", de corps en corps, de consigne en consigne, impératives, "autoritaires" et sans concession. Ils me regardent reconnaissants de mon exigence, amusés de ma passion dont ils subodorent qu'ils seront les victimes et commentent tous ensemble, dans un brouhaha indescriptible amplifié par l'épaisseur des murs, chacune de mes consignes que je hurle pour couvrir leurs voix, en ponctuant leur explosion de: laisse parler Nicole - laisse finir Nicole - ta gueule écoute à la fin - t'as pas pigé

attends je t'explique - excuse-moi
Nicole je lui explique avec ses mots -
vas-y Nicole "-

-Les gars, je vais avoir un craquage !

Grand silence - Antoine, Philippe et Saïd reprennent les exercices respiratoires ("de la physiologie vers l'âme"), bientôt rejoints par les autres, mais au lieu de faire BA-MA-VA-LA-PA sur l'expiration en appuyant sur le ventre, inspiration en gonflant le ventre, ils font :

Antoine : Je-te-dis-que-c'est-la-même-juge-que-j'aie-eue! (inspiration)

Philippe : mais-non! (inspiration) la-mienne-c'est-une-jeune! (inspiration)

Antoine : une-jeune-!! (inspiration) tu-rêves-elle-a-au-moins- 50-balais! (inspiration)

Antoine : Ouais! tu-parles-un-cul-comme-ça!(inspiration)

Moi : décambre s'il te plait.

Philippe : Steph, t'en-a-pris-pour-combien ? (inspiration)

Stéphane: ta-gueule-je-suis-pas-jugé (inspiration)

Moi : détends tes épaules, bon sang !

Philippe : merde-c'est-vrai! (inspiration) et-ta-copine-alors ?, (inspiration)

Stéphane : laisse-tomber (inspiration)

Bruno : vos-gueules! parlez-pas-des-copines ! (inspiration)

Saïd: eh! l'autre! (inspiration) avec-tes-mannequins-qui-viennent-au-parloir ! (inspiration).

Bruno : je ne dors plus. j'écris toute la nuit des poèmes (il s'avachit).

Moi : avance le plexus, s'te plait !

José : t'as-qu'à-lui-écrire-à-ta-meuf! (inspiration)

Bruno : je-peux-pas-c'est-personnel. (inspiration)

Moi : si t'as mal, c'est juste.

Nassim : je-te-dis-qu'il-s'en-est-pris-pour-quelqu'un-du-placard! (inspiration)

Telmo: un maton ??!! AH!AH!AH!

Moi : ris dans la position s'te plait.

Nassim : une instit ? (inspiration) (me montrant du pouce)..???...

Bruno : vous êtes dingues, les gars (soupir)

Philippe : les-poèmes-c'est-fait-pour-partager ! (inspiration)

Bruno de-toutes-façons-c'est-personnel (inspiration)

Saïd : Eh! l'autre ! (inspiration)

Philippe : AIII !!! Elle m'arrache les cheveux ! (je lui redresse sa nuque)

Stéphane : la-mienne-ça-va-mal (inspiration)

Moi: déssoude tes épaules bon Dieu.

Stéphane : je peux pas elles sont comme ça. (inspiration) à-cause-de-ce-que-je-t'ai-dit (inspiration)

Moi : roule la tête sur l'expiration.

Antoine : les-gars-vous-êtes-des-cons. (inspiration)

Moi : les gars, vous avez tous une croix dans le dos.

José (à qui je redresse la colonne

vertébrale) :

EEEH ! Elle me fait des frissons ! (aucune respiration ventrale)

Saïd : eh! l'autre! (inspiration)

Moi : frissonne mais appuie sur le ventre.

Bruno : mais-ils-vont-me-laisser-voir-mon-gosse (inspiration)

Mo : détends tes mâchoires.

Bruno : ils- vONT mE LAISSER- vOAr-mON-gOSSe (inspiration)

José: moi je ne viens que pour regarder Nicole (très vague inspiration sous mon regard)

Saïd : eh ! l'autre (inspiration)

José : je t'assure je ne viens que pou...

Antoine : ta gueule José! (inspiration)

Eh ! Stéph ! t'es-pas-dans-la position! (inspiration).

Stéphane : t'occupe! (inspiration) et Bernard ?

Nassim: Bernard-il-est-au-mitar! (inspiration)

Philippe: il est au mitar Bernard.

Moi : te mets pas en rêve Philippe.

Telmo : moi-je-suis-né-tordu (inspiration)

Saïd: eh! l'autre (inspiration)

Moi : t'es sûrement pas né écroulé sur tes lombaires.

Telmo : EEH! Elle me fait tomber! (je le redresse)

Nassim : souviens-toi-Telmo-quand-t'es-né! (inspiration)

Philippe : elle-va-nous-tuer.

etc.

Ils ne cessent d'aller-venir entre la personne et l'acteur.

Ils ne cesseront d'aller-venir entre l'acteur et le personnage.

Qu'on n'imagine pas qu'ils confondent. Ils vont et viennent, imperturbablement.

Après plusieurs séances de travail de l'acteur, première séance de Théâtre de l'Opprimé :

- "Les gars, aujourd'hui on va prendre le personnage à partir de vos personnages dans la vie.

- AH! Ah! Tu vas pas être déçue" !!

IMAGE DU MOT-IMAGE DE LA PEUR DE L'ANTAGONISTE⁽¹⁾

Saïd prend son image de peur sur la scène. (il s'agit d'une peur qu'il a effectivement déjà éprouvée face à quelqu'un ou quelque chose, il ne lui est pas demandé de dire de quoi il s'agit mais d'imaginer très précisément son antagoniste en face de lui). Je demande aux spect-acteurs :

- Qui reconnaît l'antagoniste de Saïd, de VOTRE point de vue ?

José: ouai, c'est...

Moi : ne dis RIEN ! Viens le faire.

Stéphane : oui, mais c'est pas sûr qu'on pense la même chose que Saïd.

Moi : tant mieux. je viens de vous expliquer l'intérêt de la polysémie.

José : ça y est j'ai oublié... Polysémie...

Philippe : plusieurs significations

eh! con.

Antoine : Moi !! (il fonce sur la scène).

Antoine prend son image sur la scène. Saïd a pris une posture dans laquelle il est debout, le buste rejeté en arrière, ses bras relevés pour parer à quelque chose qui vient en face de lui, les yeux ronds de frayeur. Antoine se met en face, à une certaine distance, braquant sur lui une mitrailleuse invisible, qu'il tient certainement très très bien, en connaisseur.

Saïd : c'est exactement ce à quoi je pensais.

Moi : (déçue par l'absence de polysémie et de décalage sur lesquels on pourrait travailler) :

Ah?...?...Bon

Stéphane: de toutes façons, on pense tous à la même chose.

Moi (soucieuse) :

Très bien! parfait! Bon, alors: 1er clap: image. 2ème clap: le geste répétitif. 3ème clap : le son répétitif. vous montez là-dedans jusqu'à être dedans et vous enchaînez sur l'improvisation. Ne faites pas semblant. Saïd, t'essaies de te sortir de là... Si, c'est possible. Tonio, t'es l'opresseur..

Antoine : Ouai...ouai

Moi : oui mais, Tonio, la difficulté c'est qu'on travaille sur la peur que Saïd a eue, qu'il est toujours là ; si tu tires il n'aura plus peur - hein???

Antoine: Ouai, ouai, j'ai pigé..!

Dans l'improvisation, d'une rare vérité, Saïd essaie bien de calmer Tonio, mais se retrouve plaqué contre le mur, terrorisé, paralysé.

Moi : Stoop !! (ils hurlent de rire) (peu convaincue de ce que je vais dire): Bon, alors, on devrait faire forum. Malgré la situation critique, est-ce que quelqu'un a une idée pour sortir de là, qu'il voudrait expérimenter ici et maintenant, même si on n'est pas sûrs que ça marche, compte-tenu du fait qu'on peut ici prendre plus de risques que dans...

Nassim : ouai, moi !! il saute pour remplacer Saïd)

Moi : Bon, alors Tonio t'es l'opresseur...

Antoine : ouai... ouai.

Moi comment tu vas faire, Tonio, pour renforcer toujours ton oppression sans bétonner (n'être ouvert à aucune des propositions du spect-acteur)?

Antoine; ouai. j'ai compris. Je sais ce que je vais faire.

Moi : Non, tu ne sais pas. Tu dois faire ce que tu sentiras mais contrôler pour que ça ne soit pas facile, mais céder si tu penses que tu céderais, bref, ajuster au fur et à mesure...

Antoine : j'ajuste, j'ajuste... (il piétine d'impatience dans son image de braqueur).

Ils se tiennent tous le ventre de rires.

Dans cette nouvelle improvisation, Nassim tente de manière désespérée, mais très convaincue, de calmer son oppresseur. Tonio, qui fait véritablement peur tant il est pris dans son rôle (qu'il connaît), dirige cependant de main de maître le renforcement et l'affaiblissement de l'oppression. Dans un état de rage terrifiante (il considère que l'autre l'a trahi), il relève par ruptures subites son arme pour écouter une parole de l'autre qui l'a frappée au coeur, puis ré-ajuste de nouveau. Nassim se bat vraiment pour se déculpabiliser, aux arguments employés on comprend qu'il connaît aussi très bien ce genre de situations.

Le public ne cesse d'encourager Nassim.

Nassim se retrouve à la fin à genoux contre Tonio qu'il touche de ses mains agrippées pour la première fois, sans jamais chercher à prendre l'arme, dans une supplication pathétique. Tonio un peu déconcerté vise maintenant en l'air, l'arme calée sur sa poitrine. Ils sont en sueur.

Je les "stoppe" dans cette image. Ils hurlent tous de rire.

Je leur fais remarquer la forme nouvelle de la scène. C'est Tonio qui est maintenant plaqué contre le mur, et Nassim, à genoux, tendu vers lui (à aucun moment il n'a cherché à fuir). Stéphane : j'ai une autre idée.

Moi : vas-y !

Dans cette troisième improvisation, Stéphane commence par tenter un peu la même chose que Nassim. Les arguments se développent dans un état d'excitation peu commun. Tonio est déchaîné bien que maître parfait de la balance oppression/dé-pression. Il pousse si loin la vérité qu'il en est pris de tremblements et que les larmes lui sortent par les yeux si bien qu'en le regardant je suis prise d'une soudaine empathie vis à vis de ce personnage violent mais souffrant. La violence de cette lutte est telle que la surveillante - habituée pourtant à nos folies - vient mettre un oeil inquiet à la lucarne et suit la scène avec des yeux ronds d'intérêt. J'éprouve à regarder cette scène un trouble égal à celui que j'aurais si j'avais pénétré l'intimité d'une scène d'amour. Tonio, qui s'est pourtant contenu pour ne pas bétonner, lance à un moment à son partenaire : "Bon, merde, là mon gars, faut que je tire" ! Stéphane décide alors de s'évanouir subitement, profitant probablement de l'occasion pour expérimenter les exercices d'"évanouissements" qu'on a eu l'occasion de pratiquer (videment de l'énergie et contrôle de la chute). Tonio, complètement déconcerté, relâche tout et parle tout seul en marmonnant : "Mais qu'est-ce qu'il a ce con, à tomber dans les choux ? Merde, c'est pas vrai, j'aurais pu gâcher mes balles, bordel,

mais réveille-toi, eh connard !" ... Il se retrouve à quatre pattes, pose sa mitraille invisible, écoute le coeur de Stéphane, inquiet, puis lui tapote les joues, doucement, pour le ramener à la vie.

Moi : Stop! Bon, regardez l'image.

Ils sont écroulés de rire.

Tonio se relève et me sourit gentiment. Stéphane se relève et serre la main de son partenaire. Saïd (l'opprimé réel de l'histoire) est pris d'une sorte de gravité rêveuse.

On ne sait pas s'il est possible d'en arriver là, dans la réalité. Bien sûr. Mais ce jour-là, cela s'est passé. J'explique aux acteurs que le théâtre fait voir parfois une réalité non visible mais néanmoins réelle. L'image est réelle en tant qu'image. Je parle des ondes et des sous-ondes. Ils m'écoutent avec le respect amusé et le silence qu'ils trouvent toujours - mais uniquement - dans les cas où ma voix tremble. J'y vais de mon discours sur la composition du conflit au théâtre, bien sûr, que je suis en train de découvrir réellement pour la première fois, en même temps que je répète ce que j'ai dû raconter des dizaines de fois, à savoir :

Dans le conflit, le protagoniste et l'antagoniste ont besoin l'un de l'autre, ils sont attirés l'un par l'autre, ils sont aimantés l'un par l'autre. Dans le conflit décrit en termes d'opprimé/op-

opresseur, l'opresseur crée l'opprimé et l'opprimé crée l'opresseur. Pour briser l'oppression, pour casser le rituel, l'opprimé doit casser l'image dont l'autre avait besoin. Pour jouer sincèrement la violence, il faut que l'acteur soit atteint. Dans un conflit, comme dans une histoire d'amour, dramatiquement, c'est de cela dont il s'agit. Ce "cela", que je ne sais expliquer, m'amène à leur demander de faire l'exercice suivant :

Deux acteurs doivent se pousser l'un vers l'autre ⁽²⁾. D'abord en se collant mains à mains de toutes leurs forces comme s'ils voulaient faire céder l'autre. Cependant le but est que jamais l'un ne tombe. Soit, le plus fort du moment doit à peine relâcher la pression quand il sent qu'elle passe la limite de l'autre. A peine, pour que l'autre puisse de nouveau ré-exercer la sienne et ainsi de suite, sans rupture aucune de cette pression qui ressemble à une aimantation. On glisse ensuite des mains à d'autres parties du corps (les deux bras collés, les épaules, le dos, les fesses, les têtes, etc). On peut dos à dos s'asseoir et se relever si la pression est constamment ajustée. A la jonction de ces deux corps au maximum de leur poussée se trouve le juste niveau de la dramatisation d'un conflit.

José : merde, va falloir encore qu'on

se frotte ! Je suis pas pédé ! José a souvent les raisonnements "foireux", mais l'instinct juste.

Depuis huit séances, pas un exercice, pas une relation de personnage à personnage, pas une improvisation, pas un poème, pas une chanson n'ont ignoré la question de la violence, de la vie ou de la mort. Pour eux aussi, seul le silence sous le masque, l'impossibilité à bouger, le rien à vivre et être paraissent les seuls endroits possibles d'oubli. Mais même là on peut entendre encore: "Le neutre, est-ce qu'on imagine que ce sera pareil quand on sera mort ?"

Qu'on n'imagine pas que cela se passe dans une violence pénible ou incontrôlée, ça se passe dans l'humour, l'enthousiasme et la conscience parfois même trop aiguë. Qu'on ne s'imagine pas qu'il ne s'agit en le voyant que de la répétition emmerdante du même manque d'imagination. Ce manque d'imagination nous frappe à répétition au centre de chacun de nos organes vitaux ;

C'est bien à une sorte de tragédie que j'ai l'impression d'assister, où le personnage, tour à tour victime et bourreau, suit invariablement sa destinée, nous livre son mauvais karma, sans même croire qu'il mérite une transformation. "Je n'y peux rien, je suis mauvais garçon. Mais ceux qui

attaquent les vieilles ou qui violent les filles, il faut les éliminer". Il faut du noir pour qu'existe le blanc. On pourrait croire qu'ils "servent" l'ordre social. Il n'y a pas de centre sans la marge, semblent-ils me dire et l'expérience ne permet pas à l'imagination de projeter une autre alternative.

"Je vous jure, les gars, qu'ils m'auraient seulement demandé pendant le même nombre d'années d'astiquer le Palais de Justice, que j'aurais fait frotter, les gars, que je l'aurais fait briller, le Palais, ça, il brillerait, je vous le jure."

Il y en a un qui veut jouer le Caligula de Camus. Il est tombé par hasard sur le Caligula à la bibliothèque. Je relis Caligula et comprends pour la première fois vraiment Caligula. Mais Farid ne peut plus venir au théâtre car il est obligé de travailler, qu'on n'a pas le droit de faire les deux et qu'il n'a même plus assez pour payer ses clopes. N'en déplaie au ministère de la Santé, en prison on ne tient que parce qu'on fume.

Je sors de là comme un zombie, abruti, cassée, atteinte au coeur, envahie, non pas de ce bouillon effervescent, mais de l'éclaboussement des myriades de sous-ondes qui en ont giclé, confuse de mon désir inassouvi, frustrée de n'avoir pas pu en goûter davantage.

Cette violence - je parle de cette

violence des armes et des corps, absurde, soudaine, incontrôlable - qui m'a fait peur toute ma vie jusqu'à la répulsion devant la misère, jusqu'au dégoût de l'homme, m'apparaît sous un jour que je n'ose pas décrire. Ici, cadrée gros plan et mesurée par la cause, ce n'est pas que je sympathise avec elle, c'est que j'empathise avec ces personnages et ma sympathie se tend désespérément vers les personnes - ou les ferments - que je veux à toutes forces atteindre.

Personne - acteur - personnage. Ils ne se connaissent qu'un personnage, qu'un seul rôle, qu'une seule fonction, qu'un seul endroit de la scène. S'ils représentent les démons c'est parce qu'ils croient aux anges. Ils sont désespérément idéalistes, à l'image des "Raps" que Tonio improvise, systématiques, pressants et incroyablement naïfs, sous l'oeil fasciné et amoureux de José - qui n'est pourtant pas pédé - soutenu par les copains qui grattent, tapent et soufflent sur leurs instruments imaginaires (mais néanmoins bruyants).

Personnage - acteur - personne. Pour eux le chemin va être à rebours. Ils vont aller maintenant, à coups d'injonctions, de consignes et de pieds au train, à la recherche de la personne.

- Qu'est-ce que t'as, Telmo, t'as une sale gueule ?

- Ce sera violent.

Il va falloir encore déranger leur conscience du bien et du mal infiniment peu compromise, leur morale intransigeante, leur mépris d'eux-mêmes, leur solidarité incontournable, leur pureté d'âme et la dureté de leur corps, leur pudeur et leur juste instinct, jusqu'à ce qu'ils s'aiment eux-mêmes.

Mais ils sont du côté de la violence, entre hommes pardessus le marché et à défaut des "meufs", l'exigence de l'art fait son office d'amour

1) Théâtre de l'opprimé - Jeux pour acteurs et non-acteurs. A.Boal

2) Théâtre de l'opprimé, Arc en ciel/ABoal

Ateliers-théâtre en maison d'arrêts supervisés par l'association GERCC - Edna AIVA Travail de l'acteur et techniques du Théâtre de l'opprimé: Nicole Charpail